

JEAN-LUC
OUTERS

De jour
comme de nuit

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

« un endroit où aller »
DE JOUR COMME DE NUIT

Sur fond de mutations politiques et sociales, le parcours croisé de trois étudiants pris dans les grandes utopies des années 1970, qui verront converger leur désir d'engagement et leur revanche personnelle sur une adolescence contrariée dans le projet de création d'une école alternative, ouverte aux adolescents en rupture scolaire.

Extrait du texte

L'ouverture de l'école des Sept-Lieues se déroula, comme prévu, le 1^{er} septembre, date fixée par le ministère pour la rentrée scolaire, une journée spéciale, cela va sans dire, que, pour rien au monde, chacun, qu'il figurât ou non à l'horaire, n'aurait voulu manquer. L'émotion était palpable quand ils se retrouvèrent le matin à huit heures devant la bâtisse enveloppée d'une brume légère qui lui donnait des allures de maison hantée. Ils n'en croyaient pas leurs yeux de se retrouver là tous ensemble après deux années de palabres et de démarches, non pour participer à une réunion de plus, mais pour assister, en tant que témoins et acteurs, à la réalisation de leur rêve le plus fou. Lorsqu'ils s'embrassèrent pour se saluer, certains avaient les larmes aux yeux.

J.-L. O.

JEAN-LUC OUTERS

Né en 1949 à Bruxelles, où il vit, Jean-Luc Outers est notamment l'auteur de Corps de métier (La Différence, 1992, prix Victor-Rossel) et La Place du mort (La Différence, 1995, prix NCR).

DU MÊME AUTEUR

L'ORDRE DU JOUR, Gallimard, 1987 ; Espace Nord n° 138.

CORPS DE MÉTIER, La Différence, 1992.

LA PLACE DU MORT, La Différence, 1995 ; Minos n° 35.

LA COMPAGNIE DES EAUX, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 728.

LE BUREAU DE L'HEURE, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 859.

LE VOYAGE DE LUCA, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1162.

LETTRES DU PLAT PAYS (avec Kristien Hemmerechts), La Différence, 2010.

DE COURTE MÉMOIRE (avec les dessins d'Hugo Claus), La Pierre d'Alun, 2011.

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-02022-4

JEAN-LUC OUTERS

De jour
comme de nuit

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

La dernière image serait celle d'un canal endormi sous la lumière d'automne, le canal du Centre et son eau grise qui remue à peine lorsque les rares péniches qui l'empruntent encore l'envoient mourir sur les berges. Sur le chemin de halage, un cycliste pédale sans forcer, le dos courbé sous le poids de sa sacoche de cuir pourtant vide. Nul besoin de consulter sa montre ni de regarder le soleil si bas déjà pour savoir qu'il est aux alentours de midi, l'heure où s'achève sa journée de travail. Comme chaque jour, Maurice s'est levé à cinq heures et s'est rendu au centre de tri postal de La Louvière, pas loin de chez lui, pour emporter le paquet ficelé de courrier à distribuer dans un coron d'Houdeng-Aimeries, la commune voisine. Depuis combien de temps le charbonnage est-il fermé ? Quatre ou cinq ans que sa carcasse de fer s'est murée dans le

silence, il ne se rappelle plus au juste, sinon que depuis cette journée noire où tout s'est arrêté d'un seul coup, ses tournées ont radicalement changé. Le quartier s'est lentement dépeuplé, ses habitants n'ayant que peu hésité à désertter cette région désormais sans avenir. Une fois perçu ce qui ressemblait à une indemnité pour fermeture d'entreprise à moins que ce ne soit pour quelque catastrophe naturelle, ils ont plié bagage et sans rien dire ont rejoint leur Sicile, leur Pologne ou leur Anatolie natales. C'est de là qu'ils étaient venus trente ans plus tôt avec leurs familles, le cœur gonflé d'espoir d'une vie meilleure. Seuls les plus âgés sont restés. De leur pays, ne subsistaient qu'un village abandonné, des couleurs, des odeurs et des morts. À quoi bon rentrer là où personne ne vous attend, où votre nom même n'est plus qu'une vague réminiscence ou une inscription illisible dans un registre municipal ? C'est à ces émigrés sans travail qu'est désormais destiné le courrier de Maurice, des factures surtout, d'eau, de gaz ou d'électricité depuis que le charbonnage, et pour cause, ne les prend plus en charge, de même que le loyer de leur maison pourrie que leur réclame une société chargée de la liquidation de l'entreprise. Beaucoup de recommandés aussi qui obligent Maurice à

sonner à la porte pour se faire engueuler par un type fauché qui l'envoie au diable. Les cadres et les patrons du charbonnage ne se sont pas fait prier, eux, pour faire leurs valises, abandonnant leurs villas pour la banlieue verte de la capitale ou la douceur d'un mas provençal. Les invitations sur bristol, les cartes postales en provenance de Venise, Vienne ou Paris, ont pour de bon déserté la mallette de Maurice pour être remplacées par des exploits d'huissier ou des lettres de rappel. Facteur, il en avait rêvé pourtant, depuis sa tendre enfance, messenger d'amoureux enflammés ou d'explorateurs de continents perdus alors qu'aujourd'hui il n'est plus qu'un oiseau de mauvais augure. Il y a bien l'internat qui s'est ouvert dans la maison de l'ingénieur de surface où comme autrefois il apporte de vraies lettres envoyées par des parents à leurs enfants. Il aime cet endroit où on l'appelle Maurice et il s'y attarde parfois pour y boire un café. Et voilà qu'il longe le troisième ascenseur hydraulique qui monte ou descend les péniches avec pour seule énergie celle des vases communicants, architecture de fer conçue par des ingénieurs géniaux à une époque où tout semblait possible, y compris franchir la crête de partage entre les bassins de la Meuse et de l'Escaut. À présent que

l'on ne transporte plus ni charbon ni acier, ces ascenseurs sont là juste pour le décor, offrant leur splendeur d'antan au regard des randonneurs et des cyclistes. Pour Maurice, ils font partie du paysage qu'il traverse chaque jour à la même heure.

Lorsqu'il arrive à la gare de La Louvière, il remarque un attroupement inhabituel et, garées devant l'entrée, une ambulance et une camionnette de la gendarmerie. Il pose son vélo contre un mur, pénètre dans la salle des guichets. Un ruban rouge et blanc interdit l'accès aux quais. Il a juste le temps d'apercevoir une civière recouverte d'un drap blanc qu'emportent des brancardiers. Alors que des policiers s'affairent sur la voie, un haut-parleur annonce que le trafic est interrompu pour une durée indéterminée. La rumeur d'un suicide se répand bientôt, un adolescent qui s'est jeté sous un train en provenance de Bruxelles. Il semble être mort sur le coup. On ignore son identité. Il ne portait sur lui aucun papier. Hormis son pull vert, son pantalon bleu et ses baskets noires, on ne sait rien de lui. Maurice quitte la gare et remonte sur son vélo. Lui revient en mémoire cette disparition à l'internat, d'un garçon au regard fuyant. Sa mère, une cantatrice, lui écrit tous les jours. On le

cherche partout depuis une semaine. Et voilà le facteur pédalant en sens inverse sur le chemin de halage, lui, le porteur de mauvaises nouvelles.

A LA LANCINANTE QUESTION de son père “Que comptes-tu faire plus tard?”, Hippolyte avait répondu en s’inscrivant à la faculté de droit de l’université de Bruxelles, une manière de ne pas répondre, en somme, puisque le droit, lui avait-on dit, pouvait mener à tout. Il aurait donc cinq ans pour se faire une idée, prendre une orientation, se choisir un métier, mais qu’était-ce un métier, au juste ? Une technique, une profession, un bureau, un gagne-pain ? Tout ça à la fois, peut-être. Des points d’interrogation partout dans la tête, il ne reconnut pas César, perdu de vue depuis la maternelle, qui, comme lui, faisait la file devant le bureau des inscriptions. Il avait choisi Sciences-po, un truc, lui avait-on dit, qui menait à tout. La politique ne l’intéressait pas plus que ça, encore moins les sciences politiques, à vrai dire, il ne comprenait pas

pourquoi les sciences se passionnaient pour des types qu'on voyait régulièrement s'invectiver à la télévision au cours de débats interminables.

À trente kilomètres de là, aux halles universitaires de Louvain, Juliette remplissait consciencieusement le formulaire d'inscription de la faculté de psychologie. Une heure auparavant, elle discutait encore avec sa mère dans la cuisine, lui confiant sa totale indécision sur ce qui lui apparaissait pourtant être un choix décisif, celui d'une vie entière, celui de sa vie à elle, Juliette. "Tu aimes les gens, tu les écoutes, tu compatis à leurs douleurs, tu partages leurs joies, alors pourquoi pas la psychologie ?" Après tout, la psychologie, ça pouvait mener à beaucoup de choses. Elle connaissait un psychologue qui était dans la pub, un autre, devenu homme d'affaires.

Âge étrange que celui-là, âge d'entre deux eaux, où l'enfance semble si loin déjà, de même que ses rêves de camper suspendu à ce temps immobile. Le monde adulte qui se profilait comme une échéance ressemblait à l'identique à celui des parents, englué dans la répétition des jours. Il restait donc peu de temps pour le rêve, voilà à quoi songeaient Juliette, Hippolyte et César, perdus dans des amphithéâtres saturés et à peine concernés par les

discours de leurs professeurs s'évertuant à leur transmettre les connaissances du droit, de la psychologie et des sciences politiques.

Alors que le prof, croquis à l'appui, s'exténua à exposer la distinction juridique de première importance entre meuble et immeuble, classant les lapins de clapier dans la première catégorie, les lapins de garenne, dans la seconde, insistant sur la stricte logique qui présidait à ce classement, Hippolyte rêvait aux lapins de son enfance qu'il tentait de capturer en leur projetant du sel sur la queue. Alors qu'on lui parlait de peuple, de territoire et de souveraineté pour définir le concept de nation, César songeait à la beauté des peuples qui se soulèvent. Quant à Juliette, lorsque le prof aborda la question du nœud borroméen censé symboliser le rapport entre réel, symbolique et imaginaire, elle croisa les bras sur le pupitre, y posa la tête et rêva un court instant au nœud de batelier que son père lui avait appris à faire, deux simples boucles, en somme, qui arrimaient la barque au môle.

Est-ce bien ça la vie, songeaient Juliette, César et Hippolyte, des vérités fossilisées que se transmettent des générations dévotes ? N'y avait-il pas erreur, une erreur infime, peut-être, mais propre à faire vaciller l'édifice ?

Comme ces cailloux dérisoires dont le descellement et la chute suffisent à l'écroulement d'un mur. Plutôt que d'ingurgiter des matières qu'on vous servait sous forme de photocopiés indigestes, n'y avait-il pas mieux à faire, examiner tout ça à la loupe et tenter au moins d'y voir clair ? Quitte à allumer une bougie pour marcher dans la nuit.

Les études sont une suspension du temps entre l'enfance et l'âge adulte, un moment différé avant de plonger dans le bain définitif de la vie. On sait à peu près d'où l'on vient, on ne sait pas où l'on va. Assis sur un banc, on regarde la mer et on se dit qu'au-delà, un autre monde nous attend, un monde insoupçonné même s'il existe bel et bien sur les cartes. Juliette, Hippolyte et César, chacun de leur côté, vaquaient à leurs occupations. Leur vie étudiante, c'était du temps qui s'écoulait sans autres balises que les cours et séminaires qu'ils ne suivaient guère, se dérobaient à eux au dernier moment sous n'importe quel prétexte : une course à faire, une rencontre au coin de la rue... Que faisaient-ils d'autre ? Ils auraient été bien en peine de le dire, surtout à leurs parents qui, à leur retour au bercail, se répandaient en questions diverses. Non point sur leur formation

proprement dite, domaine nébuleux pour qui n'est pas concerné, mais sur l'usage qu'ils faisaient du temps, bref, sur l'infini mystère de la vie étudiante.

Et pourtant, ces parents l'avaient été eux aussi, étudiants, confirmant ainsi l'idée qui s'imposerait à leurs enfants telle une évidence, à savoir que l'université avait pour fonction de perpétuer la fracture entre les classes. Mais ils n'avaient plus de cette période qu'un souvenir diffus d'examens en série à passer dans un stress inouï sous le regard blasé de profs indifférents. Et dès lors, à travers leurs questions incessantes, c'était leur propre vie d'étudiants qu'ils tentaient de se remémorer, en même temps qu'ils se rassuraient sur la capacité de leur progéniture à se débrouiller sans eux.

La mère de Juliette était la plus inquiète. Par bonheur le téléphone portable n'existait pas encore si ce n'est dans la tête de quelques illuminés en mal d'inventions, inconscients du désastre qui couvait dans leurs laboratoires, à savoir l'éradication de la liberté même. Sans quoi elle en eût fait un usage intensif pour épier les moindres faits et gestes de sa fille, animée, comme il se doit, d'une louable intention protectrice. La nuit surtout. Que

faisait-elle de ses nuits ? “Mais elle dort comme tout le monde”, maugréait son mari pour la rassurer. Juliette était l’aînée de quatre enfants. Les aînés, c’est bien connu, surtout s’ils sont de sexe féminin, sont là pour essayer les plâtres. Rien de tel que la puberté, les premières règles pour semer la panique dans le camp parental et sonner l’heure de la grande explication : le corps féminin, l’acte sexuel, la fécondation, la reproduction de l’espèce et la répartition des rôles, tout un programme, pourtant connu depuis des lustres par l’adolescente, dont la mère maladroitement tente d’exposer les étapes. Il avait suffi d’une petite culotte tachée de rouge, perdue dans le panier à linge pour renverser les rôles parentaux. La mère de Juliette, habituée aux seconds rôles, s’était trouvée propulsée sur le devant de la scène. Quant au père, joaillier, qui appelait sa fille ma petite perle ou mon petit saphir, il était discrètement passé dans la clandestinité.

Les parents d’Hippolyte n’avaient pas eu à affronter ces problèmes. Le père qui rêvait d’avoir une fille, pourquoi pas deux, avait dû se contenter de deux fils nés à un an d’intervalle. Dès les premiers signes de la puberté, baptisés pollutions nocturnes, Hippolyte eut droit à une conversation en tête à tête dans

le bureau de son père, une sorte de leçon de choses, prodiguée dans un cérémonial inédit, où il fut question, tout à la fois, de passage à l'âge adulte, de responsabilité, de risques, de bonheur et d'avenir. Hippolyte s'interrogeait sur les airs mystérieux que prenait son père pour lui expliquer ce que, considérations morales mises à part, il savait déjà. Lui-même, tel que son fils pouvait le voir dans son costume trois pièces, avait dû en passer par là, un souvenir enfoui dans sa mémoire, qui resurgissait par le simple fait de la transmission des générations, la madeleine de Proust, en somme, mais par personne interposée et les yeux fermés en moins.

César, quant à lui, était fils unique et, quelques mois après sa naissance, ses parents s'étaient séparés dans un fracas de vaisselle. Au terme de quoi, chacun s'en était allé de son côté refaire sa vie, retrouver un partenaire et se reproduire avec lui. César, qui n'avait pas encore eu l'occasion de prononcer les mots "papa, maman", les premiers qu'un bébé expulse de sa bouche sous les vivats de la foule, se retrouvait bien seul, brinquebalé de l'un à l'autre dans des déménagements incessants de couches et de poussettes. On lui présenta bientôt ses frères et sœurs qu'il

perçut comme ne l'étant qu'à moitié. Dès qu'il fut en état de le faire, César se perdit en questions sur cette séparation brutale. N'en était-il pas la cause, sa naissance ayant aussitôt sonné le glas du couple que formaient ses parents ? C'est du moins ce qu'il tenta d'expliquer au psychologue chez qui, dès l'âge de treize ans, on l'envoya chaque semaine. Mais la culpabilité est un sentiment tenace. D'éducation sexuelle, il n'en fut guère question, les parents de César, chacun de leur côté, ayant d'autres chats à fouetter avec leur fraîche progéniture qui gazouillait encore. Épuisés l'un et l'autre par les couches et les biberons qui rythmaient leur vie refaite, ils n'avaient pas un moment à consacrer à leur fils César, fruit de leur union, fût-ce pour méditer avec lui sur les spasmes des pollutions nocturnes. Ayant rompu tout contact entre eux, chacun se rassurait en supposant que l'autre s'était chargé de cette délicate besogne.

Avec ses quatre demi-frères et sœurs répartis dans deux familles installées dans deux communes bruxelloises distantes d'une quinzaine d'arrêts de tram, César, passant d'une maison à l'autre, d'une chambre à l'autre, voyait tout en double. Bientôt son être fut le théâtre d'un déchirement permanent. Et il le

fit savoir par les moyens du bord à qui voulait l'entendre. Séchant l'école plus souvent qu'à son tour, on le retrouva dans les statistiques du décrochage scolaire. Les fréquentations oiseuses, les menus larcins, les sorties nocturnes avec leurs lots de pétards, les rixes entre bandes, les échauffourées avec la police ou la gendarmerie complétèrent le tableau. Ils eurent beau convoquer les parents, brandir le spectre de l'abandon parental, ceux-ci ne comprenaient pas, se disaient impuissants et repartaient désolés.

César jouait de son double domicile pour semer la confusion. Alors que sa mère le croyait chez son père et inversement, il passait tout bonnement la nuit au poste de police. Il n'avait de cesse d'égarer le volumineux trousseau de clés qui encombrait sa poche. Pour regagner ses pénates, il lui fallait alors soit escalader la façade, technique utilisée chez son père, soit forcer le cadenas du soupirail et pénétrer par la cave dans la maison de sa mère. Se glissant la nuit, tel un voleur, dans les entrailles d'une demeure qui était pourtant la sienne, César se sentait envahi d'une sensation étrange, proche de l'euphorie. Le psy, à qui il confiait son désarroi, émit l'hypothèse d'un désir refoulé de parcourir

à rebours la voie utérine pour retrouver la chaleur des eaux maternelles, comme dans un film que l'on projette à l'envers.

C'est quand ils perdirent sa trace, que ses parents commencèrent à s'inquiéter. Inquiétude qui se transforma bientôt en sentiment de panique. Eux qui ne s'étaient plus adressé la parole depuis des années se téléphonaient tous les jours comme au bon vieux temps de leur amour naissant. "Tu as des nouvelles?" étaient les premiers mots de ces appels désespérés qui se refermaient sur un interminable silence.

C'est de San Cristóbal, au Mexique, qu'au bout de plusieurs mois César consentit à leur lancer un petit signe, une carte postale adressée à sa mère, qui parlait de ciel bleu et d'orages diluviens. Rien d'autre, ces informations climatiques mises à part. Ni emploi du temps, ni date de retour ne figuraient parmi ces mots laconiques griffonnés à la hâte. San Cristóbal, capitale du Chiapas et siège de la rébellion des Indiens contre le gouvernement de Mexico. À sa tête, un émule de Zapata qui se faisait appeler sous-commandant se terrait dans la jungle. Pourquoi "sous"? se demandaient les parents déconfits. Répondait-il lui aussi à des ordres? Ou alors était-ce le pouvoir même qu'il prenait en dérision?